

# JEAN-MARIE GIGOU, FOURRIER AU 4<sup>ME</sup> D'ARTILLERIE.

## JUSTICE ET FÊTE DU PEUPLE



# JOURNAL LA MONTAGNE

Dépôts à Lyon, rue Lanterne, 13, et rue Romarin, 8; — à Paris, chez Pagnerre, rue de Seine-Saint-Germain, 14 bis. — DÉFENDU DE REPRODUIRE.

Comme nous le disions dans le premier numéro du journal *la Montagne*, les événements se succèdent et s'accomplissent si promptement que, pour les saisir, les expliquer, il faudrait une autre intelligence que la nôtre. Aussi devons-nous nous borner au rôle déjà difficile de raconteur. Laissons à d'autres cette grande tâche, et, hommes tout éminents qu'ils puissent être, s'ils osent la tenter, ils y succomberont. A Dieu seul appartient cette explication.

Le 30 mars, nous avons été témoin et partie dans bien des faits remarquables, dans bien des événements. La journée a été féconde en émotions diverses. Le matin, c'étaient joie et tristesse; le soir, c'étaient courroux, colère et joie. Le peuple lyonnais avait besoin de protester et de prouver à ses frères de Savoie que leur départ était bien volontaire, qu'il était pour lui un jour de grande tristesse; humain, hospitalier, ami, il lui importait de prouver au monde qu'il n'avait pas oublié ses sentiments nationaux; qu'il était encore ce que furent ses pères, les enfants de la liberté et de la fraternité. Au départ, la douleur était dans tous les cœurs, les larmes dans tous les yeux.

En même temps, un sous-officier du 4<sup>e</sup> d'artillerie courait la ville, attroupant les citoyens et leur disant : « Frères ! frères ! justice ! Je la réclame pour un de vos frères, mon camarade. Un acte de brutalité inouïe de despotisme, a été commis contre lui. On lui a fait un crime de vous rechercher, de vous voir et de converser avec vous. Depuis ce matin je le cherche vainement partout. J'ai frappé à toutes les portes de nos salles de police, à celles de nos prisons; je l'ai demandé à nos chefs, personne ne m'a répondu. Justice ! justice ! »

A ces paroles émouvantes, lui, le peuple, n'a pas été sourd; il a répondu : « Il est temps de demander compte au général d'une telle iniquité. » Le peuple, après avoir donné cours à son indignation, ne s'est calmé que sur la promesse jurée que le sous-officier disparu serait rendu à ses camarades. Le lendemain, la promesse a été remplie.

Esquissons, en peu de mots, ce que le retour de ce sous-officier a produit parmi nous.

Gigou (Bernard-Jean-Marie), fourrier à la 9<sup>e</sup> batterie du 4<sup>e</sup> d'artillerie, né à Bagnères-de-Bigorre (Hautes-Pyrénées) le 16 octobre 1819, est un enrôlé volontaire. Sa bonne mine répond à son heureux caractère; il est franc, loyal, excellent garçon, plein d'honneur et de cœur, bon camarade; il est chéri des siens et aimé du régiment.

Le 4<sup>e</sup> d'artillerie, il faut le dire, a toujours été animé d'un bon esprit. Sa conduite à Strasbourg, lors de la tentative du prince Louis Napoléon, prouve qu'il est libéral; aujourd'hui, celle tenue à Lyon démontre qu'il est complètement républicain. Le fourrier Gigou, entre tous, s'est constamment fait remarquer par ses idées démocratiques. La République proclamée l'a rendu ivre de bonheur. Appelé comme

nous avec ses camarades à bâtir la Constituante, il a voulu, avant d'exercer ses droits, s'en éclairer, afin de ne pas en user en aveugle et en machine. Avant de déposer son vote, il a voulu connaître nos besoins, s'initier à la chose publique, la discuter en commun. C'est pour cela qu'il a voulu visiter nos clubs, que pour y venir il a rompu courageusement la consigne.

Au club de *la Montagne*, Gigou s'est fait remarquer par des discours patriotiques, empreints de sagesse et d'élan. Applaudi à diverses reprises, il a fait passer dans l'auditoire son indignation de ce que, sans motif raisonnable, sans prétexte excusable, par ordre de la place, depuis la révolution on laissait son régiment dans une contrainte telle, que, consigné, personne ne pouvait sortir; que pour l'armée la République devenait ainsi plutôt une prison qu'une liberté. Il fut aussi un des rédacteurs de cette fameuse lettre publiée dans le journal *le Censeur* du 23 mars 1848. Haute, élevée dans son esprit, brillante dans ses termes, énergique, lucide, forte et sage dans ses dires et moyens, cette lettre a éclairé les bons citoyens et n'a effrayé que les mauvais. Nous ne pouvons nous empêcher d'en rappeler quelques-uns des termes si remarquables :

« L'armée vient de sortir de l'isolement et de l'ilotisme ou l'avait parquée le gouvernement déchu; elle reprend sa place dans la grande famille du peuple français, et va concourir de son vote à la constitution républicaine, qu'elle serait prête, au besoin, à cimenter de son sang.

« Nous n'avons pas douté un seul instant que les droits électoraux ne soient la propriété inaliénable de l'armée, qui n'est qu'une fraction du peuple souverain, l'avant-garde des soldats de la liberté.

« Cependant, il est dur de l'avouer, bien des doutes, bien des inquiétudes sur le résultat du scrutin militaire viennent troubler l'esprit de tout homme qui voit de près l'armée telle que l'a léguée à notre jeune République le gouvernement rétrograde balayé par le souffle populaire.

« Corruption et abrutissement, tel a été le but qu'a poursuivi avec une ténacité infernale la monarchie sortie des barricades. S'inféoder l'officier avec des prérogatives féodales, des privilèges contraires à l'égalité et à la dignité humaines; abrutir le soldat par l'isolement, la longue durée du service militaire, le remplacement, un code draconien : voilà le système qu'a poursuivi continuellement le gouvernement déchu pour faire des soldats de la nation les séides, les prétoriens du despotisme. Aussi l'armée s'isolait de jour en jour du peuple; la susceptibilité nationale allait s'affaiblissant de plus en plus; les souvenirs glorieux de la République et de l'Empire ne vivaient plus que dans quelques cœurs. Les cris de l'Italie, le dernier râle de la Pologne, ne pouvaient nous réveiller dans notre tombeau.

« Oui, il est nécessaire, il est indispensable d'éclairer l'armée, de réveiller en elle la dignité du citoyen et de l'homme libre, de ressusciter la vie politique qui s'est retirée depuis si long-temps du corps militaire, de faire des efforts pour que de son sein sortent 400,000 votes qui pèsent de tout leur poids sur le plateau républicain. »

Dans la nuit du 29, de onze heures à minuit, le fourrier, sur l'ordre du capitaine adjudant-major

Devilliers, s'est levé et s'est rendu à la salle de rapport. Le capitaine, qui l'y attendait, l'a fait sortir de la caserne sous le prétexte que le colonel l'y attendait. Au dehors, une explication assez vive s'est engagée entre eux; l'adjudant de semaine y a pris bonne part. Une fois éloignés, les officiers se sont mis à crier : « A nous, gendarmes ! » A cet appel, ces derniers, cachés dans les guérites, derrière les arbres du cours Napoléon, se sont approchés et ont mis la main sur le pauvre fourrier. Victime de cet odieux guet-apens, Gigou, dans sa juste colère, a voulu résister. Mais, cédant aussitôt au respect passif de la discipline militaire, il s'est laissé enchaîner. Les gendarmes l'ont jeté dans une voiture et l'ont dirigé sur Grenoble. Pendant le trajet, sur le quai du Rhône, Gigou, voyant passer une patrouille, a dit aux gendarmes : « Si je voulais, vous ne me garderiez pas long-temps prisonnier; je n'ai qu'à briser un des carreaux de cette voiture pour être libre. Si je crie au peuple que vous exécutez envers moi un ordre infâme, que vous me retenez enchaîné parce que j'ai voulu user de mes droits de républicain, il me délivrera, et vous serez perdus; emmenez-moi vite, je crains pour vous de ne pouvoir contenir plus long-temps mon indignation. » Le maréchal-des-logis Guénot, ex-étudiant, enrôlé volontaire, également un des rédacteurs de la lettre publiée, porteur de l'ordre du général, est parti le même soir pour le ramener. Il était accompagné du caporal Buisser, du 13<sup>e</sup> léger, et de deux autres citoyens délégués des clubs de Lyon. Arrivés à Bourgoin, ils ont trouvé, dans les prisons de la ville, le pauvre Gigou au milieu des voleurs, moins accablé de l'ignominie, — elle ne pouvait l'atteindre, — moins atterré par la crainte, — il n'a pas peur, — beaucoup moins que par cette cruelle séparation, par la déchirante pensée de ne plus se retrouver avec ses camarades, de ne plus se revoir avec ses affections intimes. C'est ainsi qu'il s'exprimait en larmes, qu'en embrassant ses sauveurs il leur disait : « Oh ! qu'ils m'ont fait mal, les méchants ! qu'ils ont fait souffrir mon cœur ! »

Son retour à Lyon a donc été bien beau. Jamais une pareille spontanéité. Jamais la population lyonnaise ne s'est trouvée réunie en aussi grand nombre.

A la Guillotière, des cris incessants appelaient le fourrier. A chaque minute, pour calmer l'irritation qui était à son comble, il se levait et saluait; on avait besoin de le voir pour s'assurer que réellement la réparation de l'injustice était faite.

Conduit à l'Hôtel-de-Ville, il s'est montré au balcon en remerciant avec effusion les citoyens qui ont contribué à lui faire rendre la liberté. Ses paroles sages et énergiques invitaient le peuple à l'ordre, et les soldats à rentrer dans leurs casernes, à garder la discipline et à écouter la voix de leurs officiers. « L'armée, a-t-il dit, a besoin d'être réorganisée, elle l'obtiendra. L'armée compte sur les bons citoyens qui peuvent compter sur elle. »

Le cortège s'est ensuite dirigé par les quais de Saône vers la caserne, place Louis XVIII. Là, la fête n'a pas moins été attendrissante. Ses camarades l'embrassaient tous et se serraient entre eux. C'était la joie d'une famille qui retrouve un père, un fils, un frère qu'on croyait perdu, et que la Providence ramène. Une demi-heure après, tambours et musique en tête, il reprenait sa marche. Il la reprenait, augmentée du régiment, les sous-officiers, maréchaux-des-logis, fourriers et brigadiers, l'ouvrant et marchant en colonne par douze; suivait le fourrier à cheval, ceint d'une écharpe et en bonnet de police, entouré de six autres citoyens également à cheval, au nombre desquels on remarquait son excellent camarade, Matthieu, ce dévoué et intime ami, qui, dans son anxiété, en avait appelé à la justice du peuple; le maréchal-des-logis Louis-Auguste Blancheron, enrôlé volontaire, soldat aux trois chevrons, ancien artilleur de marine, vingt-trois ans de service, et le caporal du 13<sup>e</sup> léger. Venaient ensuite le peuple et l'armée, artilleurs, hussards, fantassins, mêlés et marchant bras dessus bras dessous.

Arrivé sur la place de Bellecour, lieu du rendez-vous, le cortège a eu un moment de halte. On venait de prévenir que la Guillotière, les charpentiers, menuisiers et autres corps d'état se réunissaient, qu'il fallait les attendre. En effet, chose vraiment admirable, pensée poétique qui dans son exécution rappelle les fêtes antiques, quatre jeunes filles vêtues de blanc, mises avec une propreté exquise, précédaient cette deuxième colonne, forte au moins de trois mille hommes. Les rangs se sont ouverts, on a applaudi; les jeunes filles ont été placées en tête du fourrier, et le défilé a recommencé aux cris constamment répétés de *Vive le fourrier! vive la République!* En face de l'Hôtel-de-Ville on s'est arrêté un instant. Le capitaine d'artillerie Cholat, capitaine d'état-major de la garde nationale, a fait, du perron, une allocution peu en rapport à la cérémonie populaire. Il a recommandé au 4<sup>me</sup> d'artillerie l'ordre et l'obéissance aux chefs. Un homme du peuple lui a énergiquement répondu: « Pourquoi les chefs ont-ils nuitamment et si indignement enlevé et enchaîné ce soldat, notre frère, dont tout le crime a été de rechercher le peuple? Un tel acte de despotisme, de monstrueuse illégalité doit être puni, car nous ne sommes plus à une époque où l'on peut impunément priver un citoyen, quel qu'il soit, de sa liberté. »

Gigou a levé son bonnet et a crié: *Vive le peuple! vive la République!* La fin du discours a mieux valu que le commencement.

Le défilé s'est continué par la rue Lafont, la place de la Comédie, Saint-Clair, la montée Saint-Sébastien, les Bernardines. En entrant à la Croix-Rousse la musique a joué *la Marseillaise*, trente mille voix y ont répondu. Que c'était beau! que c'était imposant! Il faut y avoir assisté comme partie pour le comprendre. De là le cortège est descendu par la Boucle, est entré à Lyon par les quais Saint-Clair, a traversé le pont de Lafayette, gagnant la Guillotière. En face de l'arbre de la liberté, le fourrier a salué le peuple qui ne cessait de crier: *Vive le fourrier!* « Mes frères, a-t-il dit, merci! mille fois merci! On a osé m'accuser d'anarchie, on m'a appelé buveur de sang, on m'avait mal jugé, vous me réhabilitez plus haut qu'on a voulu me mettre bas. Merci! merci! »

Reprenant la marche par le pont de la Guillotière, la rue de la Barre, on est arrivé à la Préfecture; la tête du cortège y est entrée. Le citoyen Arago a prononcé un discours que nous regrettons de ne pouvoir donner: nous ne l'avons pas entendu.

A la place Bellecour, on a fait une station; là, le citoyen Gigou a exprimé aux Lyonnais combien ils avaient compensé le mal qui lui avait été fait, combien lui et ses camarades seraient heureux de combattre avec

eux et de mourir pour la République. Les bravos et les chants n'ont pas cessé pendant cette touchante, noble et grande cérémonie qui a duré une partie de la journée.

Qu'il était beau à voir ce long vaisseau populaire que deux cents voiles tricolores soutenaient! Du haut du clos Casati, en plongeant ses regards au-dessous, en voyant ces mille et mille têtes s'agiter, gravir à queue de serpent la côte, que l'esprit et le cœur étaient satisfaits! Unique tableau dont le maître est Dieu et qu'on ne voit qu'une fois en sa vie!

La démonstration a été considérable, et, dans ce concours presque innombrable, il n'y pas eu un seul cri équivoque, pas un seul, autre que celui de la joie, du patriotisme, de la liberté et de la fraternité; toutes les âmes n'ont eu qu'une pensée, tous les cœurs n'ont eu qu'une seule émotion, qu'une volonté, protester et réparer.

Jamais Lyon, on peut le dire hautement, n'a vu un jour plus beau, n'a eu une plus douce et plus grande journée: le peuple peut en être heureux et fier. Un ciel magnifique, un soleil d'été, n'ont cessé de favoriser cette solennité imposante et improvisée, qui paraît une sorte de prodige.

La manifestation et la réparation ont donc été bien belles et bien justes. Que ceux qui, hors la loi et en l'absence de tout sentiment humain, font de l'arbitraire ou du despotisme, n'oublient pas que les crimes détachés et cachés, comme les crimes des rois, ne restent pas impunis.

Gigou, conduit à la caserne, a remercié le peuple, toujours avec la même effusion; souvent rappelé par lui, il l'a harangué plusieurs fois des fenêtres. Ses paroles ont toujours été empreintes d'une grande modération; il a prié les citoyens de se retirer, les a invités au maintien de l'ordre, au calme et à la tranquillité. A chaque nouvelle apparition nous entendions de tous côtés, comme à Lyon: « Tenez, tenez, le voici! C'est celui qui salue! Par ma foi! il a la mine ricuse et ouverte; c'est un joli garçon, il salue avec une grâce charmante, sans prétention et sans embarras: on dirait qu'il est habitué à ces ovations. »

Ainsi s'est terminée à la nuit cette imposante cérémonie qui a été de la part du peuple justice et pour le fourrier Gigou réparation.

#### LES POLONAIS AU CIMETIÈRE DE FOYASSE.

(8 AVRIL 1848.)

Un prêtre, un drapeau rouge et blanc à l'aigle polonaise, quelques citoyens, des mères, des enfants, un maréchal-des-logis du 4<sup>e</sup> d'artillerie, gravissaient lentement et en silence la montagne de Fourvières.

Ce cortège triste et sévère ressemblait à un enterrement. A son passage on saluait, et nous-même à sa rencontre, douloureusement saisi dans notre recueillement, nous l'avons suivi plus par respect que par curiosité.

Qu'était ce cortège? C'était une partie de ces nobles exilés que les barbares disséminent depuis tant d'années; une partie de cette héroïque émigration polonaise, qui a préféré l'exil à l'esclavage, qui venait en famille, avant de quitter la France, invoquer l'ombre de deux de leurs frères morts pour la liberté; qui venait au milieu des tombeaux les prendre à témoin de leurs serments, leur jurer vengeance, liberté ou la mort. Pour la dernière fois, les âmes et les corps de ces nobles exilés avaient besoin de se rapprocher, de s'agenouiller, de prier et de pleurer sur leur tombe. Les serments ont été terribles, les adieux déchirants.

Le colonel Gawroniski a déposé au nom de tous un tableau sur lequel on lisait:

*En quittant l'exil nous leur donnons ce gage; la Pologne les a vus naître, la France les a vus mourir.*

Ensuite il a lu un discours en polonais. M. le doc-

teur Kasimir Jezierski a parlé après lui. Ses paroles, dites en français, ont arraché les sanglots de tous les cœurs. Il a terminé par une allocution, par une prière aux dames polonaises.

« Et vous, Mesdames, a-t-il dit, vous si généreuses envers nous, vous qui n'avez pas craint de vous associer à nous, dans notre malheur faire de nous vos maris, la séparation est cruelle pour tous: prenez courage. Il faut partir, la chère patrie nous appelle; il faut combattre ses oppresseurs, nous partons pour sa délivrance. Courage et confiance! Au départ nous vous laissons plus que nous-mêmes: nous vous laissons nos enfants bien-aimés. Ce souvenir nous rendra forts, il doublera notre courage. Oh! qu'il sera beau le jour où la patrie régénérée nous permettra de vous revoir et de vous recevoir dans son sein!

» Je suis également chargé, Mesdames, de vous prier au nom de tous, vous si aimantes et si dévouées, de nous pardonner si, dans la vie intérieure et commune, nos caractères n'ont pas toujours été à la hauteur de vos générosités. Et, croyez-le bien, le malheur aigrit. Souvent, quand de tristes et douloureuses nouvelles venaient attrister nos cœurs, quand de notre pauvre et chère patrie nous apprenions quelques nouveaux malheurs, que nous comptions parmi nos frères quelques victimes de plus, nous ne pouvions nous contenir, et, dans notre indignation, dans notre colère, toute pensée autre que celle de la patrie était loin de nous. Pardon! pardon! »

M<sup>me</sup> Françoise Gozakriowska, née en Provence, étouffée par sa douleur, a eu bien de la peine à lire un discours écrit. Elle a eu la bonté de nous le confier. Nous sommes heureux de pouvoir le publier littéralement:

« Au nom des dames polonaises de Lyon, je viens témoigner au pied de cette tombe, au milieu des précipices de notre vie, tous les souvenirs d'amitié que nous portons aux entrailles de cette tombe, qui conserve dans son sein les deux corps et les deux cœurs qui jadis palpitaient l'un pour l'autre.

» Etienne Gomowski, et toi, sa pauvre sœur Barbe, toi, venue de Pologne pour partager son exil, tu as trouvé la mort avant ton frère; tu es morte jeune, vertueuse et dévouée; tu voulais le revoir, mais comment supporter les ennuis de l'exil? Gomowski, tu n'as pu survivre à ce malheur affreux; tes amis et ta pauvre épouse ne peuvent se consoler de ta perte.

» C'est cette malheureuse veuve qui vous a réunis ensemble; c'est elle qui vient journellement arroser les fleurs qui embellissent votre triste demeure; c'est encore elle qui prie Dieu pour vous; mais nous et nos maris nous vous quittons, car la patrie les appelle: ils vont la délivrer du joug des oppresseurs.

» Pourquoi donc le destin cruel est-il venu vous ravir le bonheur de voir la Pologne heureuse et triomphante?

» Adieu, car l'heure a sonné pour nous; nous dirons à Padolik que votre dernier soupir fut pour elle et pour sa famille.

» Etienne et Barbe, recevez nos adieux; votre souvenir vivra éternellement dans nos cœurs. »

M. Dylowski a fini ses navrants adieux au milieu des croix et des tombes: « Notre combat doit être le dernier; il sera la résurrection ou la mort de la Pologne. Et vous, Français, merci de votre hospitalité. En attendant vos bras, faites des vœux pour la Pologne. Sa cause est celle de l'humanité, de la justice; Dieu la protégera. Et vous, soldats (s'adressant au maréchal-des-logis du 4<sup>e</sup> d'artillerie), quand pourrions-nous, ainsi que nos pères, combattre près de vous et avec vous, vaincre et mourir avec vous? »

Les cris répétés de *Vive la Pologne! vive la Pologne!* ont terminé cette religieuse et fraternelle réunion.

Le lendemain, ce prêtre, que tout Lyon a pu connaître, qui y a exercé pendant des années son ministère, après avoir béni le drapeau polonais, revêtu de son costume, une étoile noire dessus, et suivi des débris de cette héroïque émigration, traversait la ville hospitalière les larmes aux yeux et faisait à tous de touchants adieux. Ils partaient pour rejoindre leurs frères et combattre pour le rétablissement de leur malheureuse patrie.

L. RENARD.

Le Gérant F. DOIN.